

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

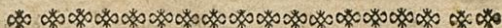
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre CVII. M. Lovelace au meme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802



L E T T R E C V I I .

M. LOVELACE *au même.*

Mais cette femme, n'est-ce pas la divine *Clarisse*? (supprimons le nom d'*Harlove*, que je méprise dans tout autre qu'elle). N'est-ce pas sur cette adorable objet que retombent implicitement mes menaces? Si la vertu est la véritable noblesse, que *Clarisse* est anoblie par la sienne! & qu'une alliance avec elle seroit capable aussi d'anoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie & qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la tête en main. N'y a-t-il rien eu de reprehensible jusqu'à présent dans elle même! & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé ne me rendront-elles pas malheureux, aussi-tôt que la nouveauté fera dépouillée de ses charmes, & que je serai en possession du bonheur où j'aspire? Un libertin, capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a

T. III. P. I.

M

point



point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amant, lorsqu'il fait proportionner l'attaque aux inclinations : c'est là, comme tu fais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi, *Lovelace*? t'entens-je demander avec surprise : peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes! Doutes-tu de la vertu de *Clarisse*?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour; ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil? De qui est-elle fille? De quel sexe est-elle? Si *Clarisse* est impeccable, d'où lui vient son privilège? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abbatu? Connois-tu des hommes ou des femmes, qui soient capables de résister à l'infortune & à l'humiliation? Humilie particulièrement une femme; & tu verras, avec très peu d'exceptions, que l'abbaissement passe jusqu'à l'ame. *Miss Clarisse Harlove* est-elle donc le modèle de la vertu? Est-ce la vertu-même? Tout le monde en a cette idée, me répon-

répondra-t-on : tous ceux qui la connoissent, ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'est-à-dire que le bruit commun est en sa faveur ! Mais le bruit commun établit-il la vertu ? La sienne est-elle éprouvée ? Où est l'audacieux qui ait osé mettre la vertu de *Clarisse* à l'épreuve ?

Je t'ai dit, *Belford*, que je voulois raisonner avec moi-même ; & je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être aperçu. Poussons-la jusqu'à la rigueur.

Je fais que tout ce qui m'est échappé jusqu'ici, & tout ce qui va sortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant : mais en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure & triomphante ? Ecartons pour un moment toutes les considérations qui peuvent naître d'une foiblesse, à laquelle quelques-uns donneroient assez mal à propos le nom de *gratitude*, & qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévère épreuve ; dans la vûe d'apprendre à toutes les personnes de son sexe, que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes Lettres, ce qu'elles doivent être pour mé-



riter l'estime d'un galant homme ; ce qu'on attend d'elles ; & , si elles ont à faire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse , si tu veux) combien elles doivent apporter de soin , par une conduite régulière & constante , à ne pas lui donner occasion de juger défavorablement de leur caractère , par des faveurs hasardées , qui seront toujours traitées de foiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme ? & ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même ? Ce n'est pas sans raison, *Belford*, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait , encore une fois , puisque je suis tombé sur cette importante question : savoir , si je dois prendre une femme ; & si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main ? L'examen fera de bonne foi. Je rendrai , à cette chère personne , non-seulement une sévère , mais une généreuse justice ; car mon dessein est de la juger par ses propres règles , aussi-bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi ; c'est-à-dire avec un homme d'un caractère fort libre , qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce , & qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons :

Voyons : Quels ont été ses motifs pour cette correspondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnables, pourquoi se les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? L'a-t-elle été d'y persister ? N'importe qui étoit le Tentateur, ou quelle étoit la Tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son Pere ? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eut-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle ? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse ? Qu'en ai-je dû penser dans le tems ? Quelles espérances en ai-je dû concevoir ?

On dira que sa principale vûe étoit de prévenir des accidens redoutables, entre ses proches & l'homme qu'ils insultoient de concert.

Fort bien : mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes ? D'ailleurs la fameuse rencontre n'étoit-elle pas arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes, pour la faire passer sur un devoir évident ; sur-tout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

M 3 Je

Je crois t'entendre encore : quoi, *Lovelace* ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur !

Non, mon ami ; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins, si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *foiblesse*, qui est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif ? Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable ; non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui !

D'un *Lovelace*, me répons-tu.

N'y a-t-il qu'un *Lovelace* au monde ? Combien de *Lovelaces* peuvent avoir senti l'impression d'une si charmante figure & de tant d'admirables qualités ? C'est sa réputation qui a commencé ma défaite ; c'est sa beauté & l'excellence de son esprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce sont toutes ces forces ensemble, qui forment un lien comme invincible, & qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il est donc vrai qu'il se trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché sous son ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou si tu veux de l'orgueil ?

Que résulte-t-il ? la divine *Clarisse* seroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle seroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement ? & s'il y a de la vérité dans ces trois suppositions, la divine *Clarisse* ne seroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuser un amant tel que le sien ; le faire trembler, lui, qui s'est fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter si elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde ; & n'avoir pas eu sur elle-même un juste empire, dans des occasions qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur ? (Tu vois, *Belford*, que je la juge par ses propres idées) ; mais s'être laissée picquer par l'injustice d'autrui, jusqu'à promettre d'abandonner la Maison de son Pere, & de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractère ; en stipulant même de faire dépendre son mariage de plusieurs suppositions



éloignées & sans vraisemblance ? Quand le sujet de ses plaintes auroit été capable de justifier toute autre femme, une *Clarisse* devoit-elle ouvrir l'entrée de son cœur à des ressentimens, dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si touchée.

Mais voyons cette chere créature qui prend la résolution de révoquer sa promesse ; qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, homme dont elle connoit la hardiesse & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recueillir le fruit de ses services, c'est-à-dire, résolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enleve actuellement, & qui en devient le maître absolu. Ne peut-il pas se trouver, je le répète, d'autres *Lovelaces*, d'autres mortels audacieux & constans qui lui ressemblent ; quoiqu'ils puissent ne pas conduire tout à fait leur dessein par les mêmes voies !

Est-il donc vrai qu'une *Clarisse* ait été fragile, suivant ses propres règles ! fragile sur des points de cette importance ! & ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus, qu'elle le soit sur le plus grand point, vers lequel toutes ses autres fragilités semblent l'acheminer naturellement ?

Ne

Ne me dis pas que pour nous, comme pour ce sexe, la vertu est une faveur du Ciel; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir sur ses sens: & ne me demande pas, pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuse aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puissent être soupçonnées? Vains argumens, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son Mari, que celles d'un Mari ne le sont pour sa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux désordre les premières jetteroient dans la succession des familles? Le crime ne fauroit être égal. D'ailleurs j'ai lû quelque part que la femme est faite pour l'homme: cette dépendance entraîne une obligation plus indispensable à la vertu.

Toi, *Lovelace*! (me dirois-tu peut-être, si je te connoissois moins,) Toi, demander tant de perfection dans une femme!

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand César! fais-tu qu'il répudia sa femme, sur un simple soupçon? César étoit aussi libertin que *Lovelace*, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme, qui ait tant approché que ma *Clarisse* de la nature Angelique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà

M 5 fait

fait des démarches qu'elle condamne elle-même ? des démarches, dont le Public & sa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ses plus chers Parens ne veulent pas lui pardonner ? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentimens. Les persécutions & les tentations ne font-elles pas l'épreuve des ames vertueuses ! Il n'y a point d'obstacles ni de ressentimens, qui autorisent la vertu à s'anéantir elle-même.

Réprenons. Crois-tu que celui qui a pû la mener si loin ne soit pas encouragé, par le succès, à marcher en avant ? Il n'est question que d'un essai, *Belford*. Qui s'alarmera d'un essai, pour une femme toute divine ? Tu fais que je me suis quelquefois plu à faire des essais, sur de jeunes personnes de mérite & d'un assez beau nom. C'est une chose étrange, que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-tems pour épuiser mon invention. J'en ai tiré des conclusions facheuses ; & si je n'en découvre aucune dont la vertu soit incorruptible, tu vois que je ferai en état de prêter serment contre tout le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est

est celle qui connoissant *Clarisse*, ne mit pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espèce ? Que celle qui le refuseroit s'avance, & soutienne l'engagement à sa place.

Je t'assûre, cher ami, que j'ai des idées prodigieusement hautes de la vertu, comme de toutes les graces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractère.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier Pere à de rudes épreuves ; & c'est à la conduite que ce bon homme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réputation de son honneur & les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis ?

Renauld, dans *l'Arioste*, éloigna de lui la coupe du Chevalier *Mantüan*, sans vouloir tenter l'expérience*. L'Auteur lui prête de fort bonnes raisons. „Pourquoi cherche-
rois-je ce que je ferois au désespoir de trou-
ver ?

* Voyez Roland le furieux. Liv. 43.



„ver? Ma femme est d'un sexe fragile. Je
 „ne puis avoir meilleure opinion d'elle. Si
 „je trouve des raisons de l'estimer moins,
 „la disgrâce sera pour moi-même„. Mais
 Renauld n'eût pas refusé de mettre la Dame
 à l'épreuve avant qu'elle eût été sa femme,
 & lorsqu'il auroit pû tirer avantage de ses
 lumières.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la cou-
 pe, quoique marié; n'eut-ce été que pour
 me confirmer dans la bonne opinion que
 j'aurois eue de l'honnêteté de ma chere moi-
 tié. J'aurois voulu savoir si j'avois une co-
 lombe ou un serpent dans mon sein.

En un mot, que penser d'une vertu qui
 redouteroit les épreuves; & par conséquent
 d'une femme qui voudroit les éviter? Je
 conclus que pour établir parfaitement l'hon-
 neur d'une si excellente créature, il est né-
 cessaire qu'elle soit éprouvée: & par qui, si
 ce n'est par celui qu'elle accuse de l'avoir
 déjà fait mollir sur des points de moindre
 importance? Son propre intérêt le deman-
 de; non-seulement parce qu'il a déjà fait quel-
 que impression sur elle, mais encore parce
 que le regret qu'elle en a, doit faire présumer
 qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles
 attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est un peu à son désavantage; mais la victoire lui en fera plus glorieuse.

Ajoutons qu'une seule épreuve ne suffiroit pas: pourquoi? parceque le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi sans doute aussi. Les femmes, diras-tu, ne passeroient pas mal leur tems, si tous les hommes s'avisent de les mettre à l'épreuve. Mais, *Belford*, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami du libertinage dans autrui; excepté dans toi & tes camarades. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion: „Les petites friponnes, qui n'ont „pas de goût pour l'épreuve, doivent faire „un choix qui réponde à leurs dispositions. „Elles doivent honorer de la préférence de „bons & sages mâles, qui ne sont point ac- „coutumés à la ruse; qui les prendront sur „le pied qu'elles se donnent; & qui ne trou- „vant rien d'absolument mauvais dans eux- „mêmes, ne se portent pas aisément à soup- „çonner les autres.

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la Belle, si la victoire ne se range pas sous ses étendards? Que veux-tu? Une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour
toû-

toûjours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir, pour un ennemi du Mariage, de vivre avec une fille du mérite de *Clarisse*, sans cette incommode formalité qui oblige à changer réellement de nom, & qui entraîne tant d'autres sujêts de dégoût!

Mais si *Clarisse* est toûjours divine, si *Clarisse* sort glorieuse de l'épreuve!

Eh bien! je l'épouserai alors, n'en doute pas. Je bénirai mon Etoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un Ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? Ne refusera-t-elle pas peut-être..... Non, non, *Belford*. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoûte que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre Mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finissons cette grave & éloquente Lettre. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de la Belle, parceque je n'ignore pas que mon très digne Oncle t'a prié d'employer l'in-

l'influence qu'il te croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles; d'essayer, si dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si parfaite, elle est véritablement inflexible, & supérieure aux foiblesses de la nature.

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous ses pas; j'observerai chaque moment, pour saisir celui que je cherche; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si *Clarisse* est une femme, si *Clarisse* m'aime, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, *Lovelace* au-dehors: elle fera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne fors pas victorieux.

A présent, *Belford*, tu es informé de mes desseins. *Clarisse* est à moi; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le Mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je ne puis être son vainqueur

queur autrement ? Si je manque de succès, la gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, & ma confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise ? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *Cabale** est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation ; & si je puis conduire la Belle à Londres, quelque-une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

* Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.



LET-